L'Évolution de la chaire d'Ethnologie du Muséum National d'Histoire Naturelle

(Leçon inaugurale faite au Muséum le 27 mai 1943).

Par Henri Vallois,
Professeur.

C'est une respectable tradition que de commencer une leçon inaugurale en remerciant ceux aux votes desquels on doit sa chaire. Mes premières paroles seront donc pour exprimer ma reconnaissance aux Professeurs du Muséum et aux Membres de l'Académie des Sciences qui ont bien voulu me faire confiance et me désigner pour la chaire d'Ethnologie. Et je tiens aussi à remercier tout particulièrement M. le professeur Carcopino, alors Ministre de l'Education nationale qui, en signant ma nomination, m'a permis de me consacrer définitivement à une science à laquelle je m'étais voué depuis déjà nombre d'années.

Il est encore deux professeurs du Muséum, tout récemment disparus, dont je désire à cette occasion prononcer les noms : MM. Raoul Anthony et Marcellin Boule. Il y a plus de 30 ans que le premier m'accueillait dans son laboratoire, comme j'arrivais à Paris, jeune licencié frais émoulu de la Faculté des Sciences, attiré par le prestige qui s'attache à la maison de Cuvier. C'est R. Anthony qui m'a poussé dans la voie, alors toute nouvelle pour moi, de l'anthropologie. Nos relations, qui étaient d'abord celles de maître à élève, sont très vite devenues, malgré ou peut-être à cause de la très grande différence de nos caractères, celles d'ami à ami. Un autre prononcera ici son éloge dans quelques mois. Mais je dois dire la vive peine que j'ai à ne pas le voir parmi ceux dont j'ai maintenant l'honneur d'être le Collègue.

Et c'est aussi avec un profond sentiment de regret que j'évoque la mémoire de celui qui fut mon autre maître au Muséum, le professeur Marcellin Boule. C'est beaucoup plus tard que je l'avais connu, à un moment où, déjà nettement orienté vers l'anthropologie, j'avais voulu approfondir la paléontologie humaine. M. Boule m'a dirigé dans cette science dont il était le maître incontesté ; il m'a pris comme collaborateur dans l'Institut qu'il dirigeait. Les nombreux contacts que j'ai eu avec lui m'ont permis d'apprécier à toute sa valeur cette profonde et puissante intelligence, aux sages avis de laquelle je n'ai jamais eu recours en vain.

Bulletin du Muséum, 2e série, t. XVI, n° 1, 1944.

*
* *

La chaire d'Ethnologie du Muséum a ce rare privilège de provenir directement d'un des trois enseignements qui furent créés en 1635, lors de l'organisation définitive du « Jardin royal des Plantes médicinales ». Seize professeurs s'y sont succédés jusqu'en 1941. Durant les 306 ans que représente ce laps de temps, elle a changé plusieurs fois de nom, et ses titulaires se sont appelés tour à tour : Démonstrateur et Opérateur des opérations pharmaceutiques, — Professeur en Anatomie et en Chirurgie, — Professeur d'Anatomie humaine, — Professeur d'Histoire naturelle de l'Homme, — Professeur d'Anthropologie, — et, finalement, Professeur d'Ethnologie des Hommes actuels et des Hommes fossiles. Son orientation, on le voit, s'est modifiée mais, très vite, elle a eu l'étude de l'Homme comme objet et, depuis, elle ne s'en est jamais départie. On peut sans peine, dans son évolution, distinguer deux grandes périodes que séparerait la date de 1838. Avant celle-ci, l'Homme y était étudié surtout à un point de vue pratique et dans sa structure anatomique. Après 1838, l'Homme y est étudié d'une façon beaucoup plus générale et le développement de la chaire se lie directement à celui de l'anthropologie et de l'ethnographie en France. On comprendra que je ne m'étende pas beaucoup sur la première période ; la seconde, au contraire, me retiendra, puisqu'elle me permettra de vous montrer comment s'est progressivement constituée la conception actuelle de la chaire d'Ethnologie.

Lors de sa création, en 1635, l'enseignement qui est à l'origine de celle-ci portait un nom qui ne laissait pas prévoir son futur développement. Son titulaire était en effet qualifié de « Démonstrateur et Opérateur des Opérations pharmaceutiques ». Mais il semble que, très vite, cet enseignement ait dévié vers l'anatomie humaine. Bien qu'une preuve directe n'ait pu en être fournie, certains auteurs ont en effet écrit qu'une ordonnance royale, postérieure de quelques mois à peine à la création du poste, spécifiait déjà qu'au lieu d'enseigner les opérations pharmaceutiques, son titulaire « ferait la démonstration oculaire et manuelle de toutes et chacune des opérations de chirurgie, de quelque nature qu'elles puissent être ». Le fait a été controuvé. Il n'en reste pas moins qu'en 1718 le titre de « Professeur en Anatomie et Chirurgie » était officiellement donné à celui qui l'occupait. Il devait subsister jusqu'en 1793.

Le premier démonstrateur du nouvel enseignement fut Marin Cureau de La Chambre. Il était Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, titre que devaient porter après lui et jusqu'à aujourd'hui quatre de ses successeurs. Il est assez piquant du reste de constater que, d'une façon constante, tous les titulaires de l'enseigne-

ment inauguré par Marin Cureau de La Chambre furent Docteurs en Médecine. Bien que nous soyons dans un Muséum d'Histoire naturelle, un seul jusqu'ici avait eu le titre de Docteur-ès-Sciences naturelles : De Quatrefages. Encore l'obtint-il après le Doctorat en Médecine et avoir exercé la pratique médicale pendant un certain temps. L'ethnologie ne serait-elle donc qu'une branche de la Médecine rattachée par erreur aux Sciences naturelles ? Malgré l'apparence, il y aurait quelque paradoxe à le soutenir.

Marin Cureau de La Chambre conserva son poste 34 ans ; si aucune trace ne nous reste de son enseignement, du moins nous a-t-il laissé quelques écrits dont l'un sur « les inondations du Nil » et un second sur « l'amour par inclination » nous montrent qu'il ne dédaignait pas de sortir du sujet de sa chaire. Mais un autre travail sur les « Caractères des passions » est illustré d'une figure représentant un vieux savant qui mesure un buste devant une tablette chargée d'autres bustes dont un de Nègre. Ainsi, déjà, l'anthropologie intéressait ce premier précurseur de la chaire.

François Cureau devait succéder à Marin ; puis vinrent, jusqu'en 1777 : Guichard et Maurice Duverney, Hunauld, Winslow, Ferrein et Petit. La plupart de ces noms sont bien connus des anatomistes. C'est que, très vite, l'enseignement du troisième démonstrateur du Jardin royal avait constitué une véritable école qui concurrençait, et souvent victorieusement, les cours de la Faculté de Médecine. On s'y pressait pour entendre les professeurs. Dionis, qui suppléa François Cureau pendant 8 ans et y exposa la découverte, alors toute nouvelle, de la circulation du sang, avait jusqu'à 500 auditeurs. Au cours de Duverney, on compta une année 140 étrangers, et 40 Ecossais n'étaient venus à Paris que pour l'entendre. Il n'était pas jusqu'aux comédiens qui assistaient à ce cours pour prendre des leçons de diction !

Le plus grand nombre de ces savants ont laissé des traces de leurs recherches. Une ouverture de notre péritoine, en arrière de l'estomac, porte encore de nos jours le noms de Winslow. Certains amas de tubes de notre rein portent celui de Ferrein. Vicq d'Azyr, qui suppléa quelque temps Petit, a donné son nom à une des couches de notre écorce cérébrale. Enfin il ne faut pas oublier que les deux traités d'anatomie humaine qui eurent le plus de succès durant 100 ans, furent ceux de deux des démonstrateurs de la chaire : Dionis et Winslow. L'un et l'autre de ces ouvrages eurent de nombreuses éditions et furent traduits en plusieurs langues.

En 1777, A. Portal était nommé professeur. Il devait le rester jusqu'en 1832, soit 55 ans. Il a, par là, établi pour cette chaire un record de durée qui n'a pas été dépassé et ne le sera sans doute pas non plus dans l'avenir. C'est sous Portal qu'en 1793, lors de la réorganisation du Muséum d'Histoire naturelle, son enseignement

fut définitivement appelé « Chaire d'Anatomie humaine ». Son successeur ne fut cependant pas un anatomiste. FLOURENS, qui prit la chaire en 1832, était surtout physiologiste et quitta l'anatomie six ans plus tard, lorsque la Physiologie comparée fut devenue libre.

Jusque là, on le voit, l'enseignement réalisé dans le troisième des postes de démonstrateur du Jardin royal avait bien comme sujet d'étude l'Homme, mais au point de vue à peu près exclusif de l'anatomie, et sans considérations d'ordre général. L'ethnologie, si elle avait pu y être enseignée, ne l'avait été que d'une façon tout à fait épisodique. C'est au point qu'en 1800 et 1801, il y eut au Muséum un cours d'« Histoire naturelle de l'Homme », mais ce ne fut pas PORTAL qui le fit. C'est LACÉPÈDE, titulaire de la chaire d'Erpétologie.

En 1838, les choses se présentaient différemment. Sous l'influence, semble-t-il, d'un mémoire récemment publié par Wiliam EDWARDS, le frère aîné d'Henri MILNE-EDWARDS, l'intérêt commençait à se porter vers l'histoire des races humaines. On comprenait de plus en plus que l'étude de l'homme n'aurait qu'à gagner si elle était faite dans le cadre général de la zoologie. Déjà, en 1832, au moment où la chaire de PORTAL s'était trouvée libre, les Professeurs du Muséum avaient spécifié qu'il fallait que « cet enseignement, qu'ils considéraient « comme le pivot sur lequel roule l'ensemble de l'enseignement zoolo- « gique, soit entièrement dégagé de toute application médicale et « chirurgicale ». FLOURENS, l'année suivante, intitulait son cours, avec l'approbation de ses collègues « Cours d'Anatomie et Histoire naturelle de l'Homme ». Ce n'est qu'à son départ que le titre devenait officiellement celui de la chaire, en consacrant par là la nouvelle orientation.

C'est Etienne SERRES qui succéda à FLOURENS. Il avait alors 51 ans. Médecin comme tous ses précédesseurs, il était déjà membre de l'Académie des Sciences et de celle de Médecine. Avec lui, la chaire devait nettement s'engager dans la voie qu'elle n'a plus quitté. Mais ce ne fut d'abord que d'une manière timide. Spécialisé de longue date dans l'anatomie comparée, SERRES continuait à donner à cette science la majeure partie de ses efforts. Le seul travail notable qu'il ait publié sur l'Histoire naturelle de l'Homme date de 1853, 15 ans après sa nomination à la chaire et deux ans seulement avant le moment où il devait la quitter pour prendre celle d'Anatomie comparée. Si les idées qu'il y expose sont maintenant quelque peu désuètes, il faut cependant retenir que c'est dans ce travail qu'il créa le terme de « Paléontologie humaine ». C'est là aussi qu'il exposa une conception qui, depuis lui, a fait fortune : que les événements dont une nation a été le théâtre auraient leur source principale dans la nature physique et morale des races qui les ont accomplis. Par là SERRES s'est montré, sans le savoir, le précurseur de l'an-

thropo-sociologie et de la thèse que devait, l'année suivante, soutenir Gobineau.

Un autre mérite de Serres est le développement qu'il a donné aux collections du Laboratoire dont il avait la charge. Plus ou moins mélangées jusque là à celles d'anatomie comparée, elles étaient encore très restreintes mais, au moment de l'arrivée de Serres, un rapport du Muséum déclarait que « le nouveau professeur serait tenu « de continuer la collection déjà commencée et de proposer à l'admi- « nistration les moyens les plus convenables pour l'entretien et l'ac- « croissement de cette collection ». Serres s'y adonna avec beaucoup d'énergie. Il fit reproduire sur vélins différents types de races humaines ; il réunit la première série connue de daguerréotypes de races. Il fit préparer de nombreux moulages ; il rassembla des crânes et des squelettes. Il fit pratiquer des fouilles dans les sépultures préhistoriques. A son départ, les séries du Laboratoire comprenaient 3.500 objets de toute nature dont 860 crânes environ. C'était la plus belle collection anthropologique de l'époque. C'est sans doute son existence qui détermina l'Assemblée des Professeurs à changer à nouveau le titre de la chaire. En 1855, elle prenait le nom de *Chaire d'Anthropologie* ; elle l'a gardé jusqu'en 1936.

Deux compétiteurs se présentaient : Gratiolet et de Quatrefages ; c'est le second qui l'emporta. Il s'y consacra jusqu'à sa mort en 1892. C'est sans conteste à lui que la chaire d'Anthropologie doit la réputation qu'elle a acquise en France et à l'étranger.

Jean de Quatrefages de Bréau était né dans le Gard, au pied du Mont Aigoual, près de la petite ville de Valleraugue où son buste se dresse aujourd'hui. Il ne semblait pas d'abord devoir se destiner aux sciences naturelles car, étudiant à Strasbourg, il y passait, en 1829 et 1830 deux thèses de Doctorat ès-sciences mathématiques intitulées, la première « Théorie d'un coup de canon », la seconde « Du mouvement des aérolithes considérés comme des masses disséminées dans l'espace par l'impulsion de volcans lunaires. » Il n'avait encore que 20 ans. Mais en même temps, il étudiait la médecine et, sitôt docteur en cette discipline, se rendait à Toulouse pour exercer la pratique médicale. C'est là qu'il commença à se passionner pour les sciences naturelles. Très vite, il leur consacrait toute la partie de son temps qu'il pouvait dérober à ses exigences professionnelles. Finalement, en 1840, il abandonnait Toulouse et se rendait à Paris où il passait, à 7 jours d'intervalle, sa licence et son doctorat ès-sciences naturelles.

Les recherches de Quatrefages portèrent dès lors sur la zoologie des Invertébrés et elles furent de valeur puisqu'en 1852, il était nommé membre de l'Académie des Sciences. Aucune cependant ne touchait, même de loin, à l'anthropologie. On doit donc d'autant plus

admirer la maîtrise avec laquelle, dès sa nomination au Muséum, ce savant pût s'adapter à son nouvel enseignement. Il s'y imposa comme peu ont su le faire.

La charge que prenait DE QUATREFAGES était cependant lourde. Non seulement le nouveau titre de la chaire impliquait définitivement sa future orientation, mais les conditions matérielles du service qui lui était légué par SERRES étaient très défectueuses. Les collections étaient entassées dans les petits bâtiments qui s'étendaient alors entre la maison de Cuvier et la cour de la baleine. Elles étaient très en désordre. Le laboratoire était réduit à un ancien atelier abandonné par les employés du moulage, mal clos et mal chauffé. Dédaigneux de l'anthropologie, l'aide-naturaliste du laboratoire concentrait les quelques efforts qu'il était susceptible de fournir à disséquer des serpents : c'était là, disait SERRES ironiquement, le rameau erpétologique de l'anthropologie.

DE QUATREFAGES tenta en vain d'améliorer tout cela. Il ne put y réussir et ce n'est qu'en 1872 que son futur successeur, HAMY, qui venait d'être nommé aide-naturaliste, assisté lui-même de celui qui, à son tour devait lui succéder, le Dr VERNEAU, qui venait d'être nommé préparateur, pût définitivement organiser les collections, grâce à l'attribution à l'anthropologie d'une partie du logement de Cuvier. Mais le laboratoire proprement dit ne fut vraiment en état de fonctionner que lorsque l'anthropologie eut à sa disposition les nouveaux locaux de la rue de Buffon. Jusque là, DE QUATREFAGES en fut réduit à travailler chez lui.

Professeur d'anthropologie, et le premier semble-t-il en Europe à porter ce titre, DE QUATREFAGES eut à cœur de définir la science qu'il avait à enseigner. L'anthropologie, dit-il, n'est qu'une branche de la zoologie et de la mammalogie en particulier ; c'est l'*Histoire naturelle de l'Homme et des groupes humains*. L'anatomie et la physiologie en constituent les bases, mais elle doit s'appuyer aussi sur les manifestations de l'intelligence, sur les mœurs, les industries et les arts, sur les langues et les croyances religieuses. Ainsi DE QUATREFAGES comprenait l'anthropologie dans son sens le plus vaste, et ceci correspondait bien à la conception qui était alors générale : c'était dans le même esprit que BROCA fondait en 1859 une société d'anthropologie qui embrassait la totalité des caractères par lesquels se distinguent les groupes humains et que, quinze ans plus tard, le même savant créait une Ecole d'anthropologie qui comprenait des cours d'anatomie et de physiologie, de sociologie, d'ethnographie et de linguistique. L'anthropologie, c'était alors pour tous l'Histoire naturelle de l'Homme. Le mot a par la suite dévié de ce sens et peut-être eut-il été plus sage de conserver à la chaire son titre primitif ? On ne pouvait cependant prévoir les confusions qu'il entraînerait.

Ainsi compris, le domaine de l'anthropologie était extrêmement

vaste. Il ne pouvait, à lui seul, être embrassé par un seul homme et de Quatrefages dut se limiter. Gêné d'autre part par la quasi-absence de laboratoire, il se donna avant tout aux questions générales : l'origine de l'Homme, la place de l'Homme dans la nature, les grandes lois de l'évolution et des transformations des races, tels étaient les sujets qu'il devait traiter avec prédilection. Naturaliste avant tout, il s'efforçait d'appliquer à l'homme les lois qui régissent les autres organismes animaux et végétaux. Il étudiait l'influence des milieux sur le squelette, les muscles, le cerveau et les différentes parties du corps. Il indiquait comment les variations ainsi produites avaient pu donner naissance à des races. Faisant acte de précurseur dans la science qu'il enseignait, il montrait qu'un anthropologiste doit être avant tout un zoologiste. Appliquant ses idées à l'étude des origines humaines, il défendait avec grand talent deux thèses auxquelles il a attaché son nom, celle de l'unité de l'espèce humaine, et celle, corrélative à ses yeux, du règne humain : l'Homme aurait formé dans la nature un règne spécial, qui doit être ajouté aux trois règnes animal, végétal et minéral définis par Linné.

On était alors à cette époque où l'Histoire naturelle allait être renouvelée par la publication du livre de Darwin. Ses profondes connaissances zoologiques rendaient de Quatrefages particulièrement apte à comprendre les nouvelles théories. Il ne les accepta cependant pas mais par un paradoxe curieux, lui qui a été en France un des chefs de l'école antitransformiste, a été en même temps un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître chez nous les idées de Darwin. Et quand l'illustre savant fut présenté pour être membre de l'Académie des Sciences, il défendit avec la plus grande énergie sa candidature.

A côté de ses études générales, de Quatrefages a encore considéré plus spécialement certaines races, notamment les Polynésiens dont il a approfondi les migrations, et les races les plus inférieures en civilisation ; mais ces travaux l'intéressaient moins et il les abandonna rapidement. Ceci n'empêche que, sous son professorat, les collections s'accrurent d'une façon notable. J'ai dit qu'en 1855, elles comprenaient 3.500 objets. Un recensement fait à l'occasion de l'exposition universelle de 1867 montre qu'elles s'étaient alors élevées à 4.200 dont 1.500 crânes environ. En 1892, à la mort de Quatrefages, le nombre total des objets atteignait 22.000, dont 9.650 dans les collections publiques. La très grande majorité de ces pièces appartenait à l'anthropologie, mais d'importantes séries préhistoriques s'y étaient jointes. L'ethnographie par contre n'y était pas représentée ; c'est, qu'entre temps, en 1877, était né le Musée du Trocadéro dont je parlerai plus loin.

Lorsque DE QUATREFAGES mourut, en 1892, HAMY, qui était son aide-naturaliste depuis 20 ans, devint sans discussion son successeur. Agé alors de 50 ans, il était déjà membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et avait derrière lui une brillante carrière. Lui aussi avait commencé par la médecine, mais concuremment à ses études médicales, il avait étudié l'anthropologie et la préhistoire et, dès qu'il eut passé sa thèse, en 1868, il avait été pris par BROCA comme préparateur du Laboratoire d'Anthropologie de l'Ecole des Hautes Etudes. L'année suivante il publiait un livre, *Précis de Paléontologie humaine*, qui était une remarquable mise au point de nos connaissances sur les Hommes fossiles.

En 1872, DE QUATREFAGES prenait HAMY comme aide-naturaliste. J'ai dit plus haut comment aussitôt, avec l'aide du Dr VERNEAU, celui-ci se consacra à l'aménagement des collections et réussit en six mois une œuvre devant laquelle avait reculé son maître. Au début, il se donna presque exclusivement à l'anthropologie. C'est à ce titre qu'il entreprit, en 1870, l'ouvrage monumental des *Crania ethnica.* Basé essentiellement sur les riches matériaux des séries anthropologiques du Muséum, cette œuvre lui prit 10 ans de travail. Elle a été publiée en collaboration avec DE QUATREFAGES mais celui-ci reconnaît lui-même dans la préface qu'à peu de choses près, sa réalisation est toute entière due à HAMY. Il est inutile de souligner l'importance de ce livre, œuvre classique que, maintenant encore, les anthropologistes du monde entier consultent avec profit.

En 1876, HAMY avait inauguré des conférences pratiques où il exposait aux voyageurs les desiderata de la science anthropologique pour les pays qu'ils allaient visiter. En même temps qu'il leur enseignait les éléments de la technique, il leur indiquait l'état de nos connaissances anthropologiques sur ce pays, suggérait les recherches qu'ils pourraient y faire, spécifiait la nature des objets à recueillir. Cette manière de faire valut au Musée de notables acquisitions. Parallèlement aux dons, de plus en plus nombreux à mesure que la réputation du laboratoire allait croissant, elles augmentaient dans d'énormes proportions les collections anthropologiques. Un recensement fait par HAMY en 1907 indique plus de 49.000 objets. En 50 ans, les richesses du laboratoire avaient plus que décuplé !

En 1898, les collections furent transférées dans la monumentale galerie qui venait d'être construite près de la place Valhubert. Là, elles disposaient de beaucoup plus de place et leurs belles séries anthropologiques et préhistoriques pouvaient être mieux mises en valeur. Mais il y avait aussi des inconvénients qui furent plus d'une fois soulignés par HAMY. D'abord l'éloignement de la galerie du laboratoire d'anthropologie, ce qui rendait le travail très difficile. Puis, dans son nouveau local, l'anthropologie faisait figure de parent pauvre à côté des deux belles salles dévolues à l'anatomie comparée

et à la paléontologie : presque toutes les collections étaient disposées autour d'un balcon, en séries linéaires qui ne permettaient pas de faire ressortir leurs diverses affinités. Il n'y avait pas de place pour présenter des pièces horizontales ; pas ou pour ainsi dire pas de surfaces murales pour exposer des panneaux verticaux. S'il y avait un progrés incontestable par rapport aux anciens locaux de la cour de la baleine, on était loin encore d'une solution satisfaisante.

Quand fut effectué ce transfert, HAMY dirigeait du reste la majeure partie de son activité d'un autre côté. Frappé, dès son entrée au Muséum, de ce que seules l'anthropologie et la préhistoire étaient représentées dans les collections du Laboratoire, il avait voulu développer parallèlement l'ethnographie. C'est grâce à ses efforts et à son infatigable persévérance que fut fondé en 1879, avec l'appui de son maître DE QUATREFAGES, le Musée d'ethnographie dit du Trocadéro dont il devenait aussitôt le directeur. Je reviendrai plus loin sur l'origine et l'histoire de ce Musée dont, en dépit de difficultés sans nombre, HAMY sut assurer le splendide développement.

La nécessité d'étudier les collections qui affluaient dans le nouveau Musée détourna peu à peu HAMY des recherches anthropologiques. Progressivement, ses travaux se dirigeaient vers l'ethnographie. C'est dans cet esprit qu'il fonda, en 1882, une *Revue d'Ethnographie*, qui parut jusqu'en 1889. Elle devait fusionner à cette date avec les *Matériaux pour l'Histoire générale et naturelle de l'Homme*, dirigés par le préhistorien CARTAILHAC, et la *Revue d'Anthropologie*, dirigée par TOPINARD : de cette union sortit le périodique *L'Anthropologie*, dont HAMY était un des trois directeurs.

Agé seulement de 66 ans, encore en pleine activité intellectuelle, HAMY disparut brusquement le 18 novembre 1908. La liste de ses travaux se montait alors à plus de 1.200, qui touchaient à toutes les branches de l'ethnologie et s'étendaient même à des sciences voisines, principalement l'histoire de la géographie et celle du Muséum. L'énorme labeur de ce savant avait largement ajouté au prestige que possédait déjà la chaire d'anthropologie.

En 1909, René VERNEAU lui succédait. Elève et ami d'Ernest HAMY, j'ai dit qu'il était entré presque en même temps que lui au Muséum en 1873 ; il est resté professeur jusqu'à sa retraite, en 1928 : il a donc été attaché au laboratoire d'anthropologie pendant 54 ans.

Le souvenir de ce maître, qui ne s'est éteint qu'il y a cinq ans, est certainement présent à la mémoire de beaucoup d'entre vous. Les circonstances ont fait que sa vie et ses travaux n'ont pu être retracés dans cet amphithéâtre. Vous me permettrez de développer un peu plus longuement ce qui a trait à sa personne.

Né le 23 avril 1852 à La Chapelle-sur-Loire, en Touraine, René VERNEAU venait faire à Paris en 1869, ses études de médecine ;

externe des hôpitaux l'année suivante, il préparait déjà le concours d'internat quand un événement survint qui allait l'orienter dans une voie nouvelle.

Dès le début de ses études médicales, M. Verneau avait suivi le cours libre que professait alors Hamy à la Sorbonne, sur l'anthropologie préhistorique. Séduit par cette science nouvelle, il se fit présenter à Broca qui l'accueillit dans son laboratoire. Il suivit aussi les leçons de de Quatrefages au Muséum d'Histoire naturelle. Ce savant remarqua son jeune auditeur et l'assiduité avec laquelle il prenait des notes. La place de préparateur dans son laboratoire étant devenue libre en 1873, il l'offrit à Verneau qui accepta sans hésiter. Nommé le 24 octobre de la même année, celui-ci faisait par là, son entrée dans le grand établissement scientifique où il devait rester jusqu'à 75 ans. Le 1er juin 1892, il était nommé assistant. En 1907, Hamy lui abandonnait la direction du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Le 30 avril 1909 enfin, il succédait à celui-ci dans la chaire d'Anthropologie du Muséum. Il a occupé celle-ci jusqu'à sa retraite en 1927 et, conjointement pendant toute cette période, il a dirigé le Musée du Trocadéro.

Mais ces fonctions ne sont pas les seules qu'a accomplies ce savant. Sa profonde érudition, l'aisance de son élocution l'avaient désigné à maintes reprises pour occuper des postes où il pouvait exposer les diverses disciplines qui ressortent de l'anthropologie. Nommé en 1879 professeur d'anthropologie à l'association polytechnique, il contribua largement par ses premiers cours à répandre dans le grand public les connaissances, alors toutes nouvelles, sur l'origine, le passé et le présent de l'humanité. En 1892, le Conseil municipal de Paris créa un enseignement populaire supérieur. Une chaire avait été réservée à l'anthropologie, qui fut attribuée à M. Verneau. Pendant 10 ans, il l'occupa avec un succès qui témoigne de l'intérêt qu'il avait suscité chez ses auditeurs : certains jours, il lui arriva d'en avoir plus de 2.000 !

En 1892 également, il avait été nommé professeur à l'Ecole coloniale et y inaugurait un enseignement sur l'anthropologie et l'ethnographie des colonies françaises.

En 1905, il avait été chargé de conférences sur la paléontologie humaine à l'Ecole d'Anthropologie de Paris. En 1922 enfin, il avait été nommé professeur d'Anthropologie préhistorique à l'Institut de Paléontologie humaine et, malgré son âge, il a assuré régulièrement cette fonction jusqu'à sa mort.

Comme pour ses deux prédécesseurs, l'activité scientifique de M. Verneau s'est portée vers toutes les branches de l'anthropologie, mais avec une prédilection manifeste pour l'anthropologie physique. La liste de ses publications se monte à plus de 300. Certaines sont des ouvrages de vulgarisation car M. Verneau était de ceux qui

estiment que le rôle du professeur n'est pas seulement d'approfondir et de chercher à résoudre les problèmes de la science ; il doit en faire connaître au grand public les données essentielles. A ce point de vue, son rôle dans la divulgation en France de l'anthropologie a été très grand.

Le premier mémoire de M. Verneau est sa thèse sur les caractères raciaux du bassin. Couronnée par la Faculté de Médecine et la Société d'anthropologie de Paris, cette œuvre de début, qui lui avait coûté deux ans de recherches, montrait déjà les qualités de méthode et de clarté qui marquent tous ses ouvrages. C'était le premier travail complet publié sur l'anthropologie de cette partie du squelette. Le meilleur éloge qu'on puisse en faire est de constater, qu'après 68 ans, ses conclusions sont restées classiques.

Peu après sa nomination au Muséum, M. Verneau avait été envoyé en mission aux îles Canaries. Il y séjournait en 1877 et 1878, puis de 1884 à 1887. Durant ces cinq ans, il visitait toutes les îles, dépouillait les documents historiques sur leur peuplement, explorait les grottes funéraires et fouillait les tumulus, étudiait les vestiges archéologiques laissés par les anciens Guanches, notait les mœurs et les coutumes des habitants actuels, collectait pour le Muséum d'importantes séries de squelettes et de documents ethnographiques. Il a ainsi accumulé une masse de matériaux grâce auxquels, dans une série de mémoires, il a analysé d'une façon magistrale, le problème de l'origine des Guanches. Reprenant l'hypothèse émise par de Quatrefages et Hamy, il a démontré l'étroite ressemblance entre les vrais Guanches et les Hommes de Cro-Magnon de l'âge de la Pierre taillée. Certes il y a eu, par la suite, apport d'autres races, mais le fait de la persistance aux Canaries d'un très vieux stock paléolithique est une notion fondamentale auxquelles ses recherches sont les premières à avoir fourni une base solide.

Malgré l'importance des résultats auxquels il était ainsi arrivé, M. Verneau estimait que la question n'était pas encore épuisée. Dès que sa retraite l'eut dégagé des obligations de sa chaire au Muséum, et bien qu'il fut alors âgé de 75 ans, il retournait aux Canaries pour étudier les nombreuses séries ostéologiques recueillies depuis ses deux voyages. Son plus vif désir était de pouvoir, malgré sa santé défaillante, terminer la large synthèse qu'il voulait écrire sur un problème auquel il n'avait cessé de penser durant 60 ans. Huit jours avant sa mort, il travaillait encore au mémoire qu'il lui avait consacré et dont il avait rédigé près de 300 pages.

Un autre groupe de recherches a contribué à rendre célèbre le nom de M. Verneau, celui sur les Hommes fossiles des grottes de Menton. Chargé par le Ministère de l'Instruction publique, en 1892, d'examiner les squelettes paléolithiques trouvés dans la Barma Grande, il les rattachait à la race de Cro-Magnon. Quand, en 1902, les belles fouilles

du Prince de Monaco exhumèrent, dans une grotte voisine, de nouveaux squelettes, c'est à M. Verneau qu'en fut confiée l'étude. Celle-ci lui permit de constater, sur deux sujets, des caractéristiques négritiques assez prononcées pour qu'il se crût autorisé à décrire une forme nouvelle, la « race de Grimaldi ». A la suite de recherches poursuivies en Italie, en Suisse, et dans la vallée du Rhône, il concluait que ce type existe encore au Néolithique et qu'il a joué un rôle dans le peuplement ancien de l'Europe occidentale. Le nom de M. Verneau est resté attaché à cette importante découverte.

Il serait trop long de résumer les nombreuses autres recherches de M. Verneau. J'indiquerai seulement que tout un groupe concerne l'étude des races néolithiques de la France. D'autres envisagent les races des colonies françaises et des pays avoisinants, toutes contrées dont il a examiné de nombreuses séries : Négrilles, Noirs de l'Afrique occidentale et de la région du Tchad, Marocains, Ethiopiens, Malgaches, Birmans, Indochinois, etc. C'est au cours de ces études, entre autres, qu'il a, le premier, signalé l'existence en Indochine d'un élément indonésien. Il faut aussi faire une place à part à ses belles recherches sur les anciens Patagons, auxquels il a consacré un gros volume, et à ses études sur l'ethnographie de divers peuples de l'Afrique et de l'Amérique, et sur l'archéologie préhistorique de plusieurs régions.

Pour terminer ce court exposé d'une œuvre qui fut nombreuse et diverse, je mentionnerai le volumineux traité sur les *Races et Coutumes de l'Humanité*, que publia M. Verneau à 79 ans et qui a déjà dû être plusieurs fois réimprimé, ainsi que l'importante contribution, près de 3.600 articles, qu'il donnait l'année suivante au *Dictionnaire Larousse.*

Enfin, en 1894, il avait succédé à Hamy comme rédacteur de la revue *L'Anthropologie.* En collaboration avec le professeur Boule, il dirigea jusqu'en 1930 cet important périodique dans lequel il était chargé de l'anthropologie physique et de l'ethnographie. Durant les 36 ans dont il en a été le rédacteur en chef, il y a écrit plusieurs centaines d'analyses critiques et de nouvelles, et publié près de cinquante mémoires.

Dirigeant à la fois le Musée du Trocadéro et le Laboratoire d'Anthropologie du Muséum, M. Verneau avait à s'occuper des collections. Nous avons vu que, dès 1873, il avait aidé Hamy à classer le vieux fond des galeries de la cour de la baleine. En 1898, il prit une part importante au rangement des séries anthropologiques de la nouvelle galerie de la place Valhubert. Dès qu'il fut professeur, il s'efforça de développer les collections dont il avait la garde. Mais si, au Muséum même, il put le faire en toute facilité, l'accroissement des collections ethnographiques se heurta à des obstacles contre lesquels il dut souvent lutter. A maintes reprises, dans ses conversa-

tions et dans ses articles, il s'éleva contre les entraves qui bridaient l'expansion du beau Musée fondé par HAMY.

Durant ses dernières années, M. VERNEAU eut plus particulièrement à souffrir de la maladie à laquelle il devait succomber. Sa volonté était cependant plus forte que le mal et, en dépit de la douleur, il continuait à travailler. Ce savant qui, depuis le moment où il était entré au Collège, n'avait pour ainsi dire pas pris une minute de repos, qui à 85 ans, écrivait d'une plume aussi alerte que jamais, les chapitres de son mémoire sur les Guanches, ne devait être arrêté que par la mort.

En 1928, le professeur RIVET succédait à M. VERNEAU. Je n'ai pas à vous tracer le portrait de celui qui, pendant treize ans, s'est dépensé sans compter pour cette chaire, et à la tenace volonté duquel elle doit les profondes transformations qu'elle a subies. Je n'ai pas non plus à vous parler d'une œuvre scientifique dont il faut espérer que le cours est loin d'être terminé. Ce que je désire vous montrer, c'est l'impulsion qu'a imprimé M. RIVET à la chaire d'anthropologie du Muséum, et ses répercussions sur l'évolution de l'Ethnologie à Paris.

Quelques mois à peine avant la nomination de M. RIVET, un fait nouveau et très important venait de se produire : le Musée d'Ethnographie du Trocadéro avait été rattaché au Muséum d'Histoire naturelle, et plus spécialement à la chaire d'anthropologie. J'ai déjà, à plusieurs reprises, mentionné ce musée qui, bien que dirigé automatiquement par le professeur d'anthropologie, était néanmoins indépendant du Muséum. Je retracerai maintenant son histoire.

L'origine du Musée d'Ethnographie a été longuement exposée par HAMY. Un fait avait péniblement étonné ce savant : c'est, qu'alors qu'un grand nombre de musées de province avaient des salles consacrées à l'ethnographie, qu'à l'étranger de larges et beaux musées lui étaient dévolus, il n'y avait rien de pareil à Paris. Les collections rapportées par les voyageurs étaient dispersées soit dans le Musée de la Marine, soit dans celui de Saint-Germain, ou encore à la Bibliothèque nationale, dans celle de l'Arsenal, au Musée algérien, ou dans différents laboratoires du Muséum. A plusieurs reprises, on avait essayé de les réunir en un Musée unique. Toutes ces tentatives avaient échoué. La chose était d'autant plus regrettable qu'avec l'extension de nos colonies et la multiplication des missions en pays étranger, le nombre de collections ethnographiques apportées en France croissait chaque année ; les caisses s'accumulaient dans les magasins du Ministère de l'Instruction publique sans qu'on sût que faire de leur contenu. Le besoin s'imposait d'un organisme dont ce serait le rôle de les recevoir.

HAMY s'y employa de toutes ses forces. En 1877, un arrêté minis-

tériel décidait enfin la création d'un Musée d'Ethnographie. Mais où placer celui-ci ? La commission nommée à cet effet hésita longtemps. La galerie des machines qui s'élevait alors au Champ de Mars paraissait indiquée. Mais son aménagement aurait coûté trop cher. On se décida finalement, malgré l'avis des architectes compétents, pour le Trocadéro, dont le nouveau Musée occuperait les salles et galeries de la partie centrale.

Dans les délais prévus, HAMY se mit à l'œuvre. En 1880, le Musée était inauguré ; dépendant directement du Ministère, il disposait d'un crédit matériel de 8.500 francs et son personnel comprenait deux conservateurs, cinq gardiens et un mouleur. Les collections se montaient déjà à 6.000 pièces.

Sous l'énergique impulsion d'HAMY, leur accroissement fut rapide. Peu après la mort de ce savant, en 1910, il y avait 75.000 pièces ; en 1920, M. VERNEAU en dénombrait plus de 100.000. De splendides séries furent offertes au Musée, qui le classaient très vite parmi les plus riches du monde. Mais si, de ce côté, ses deux directeurs successifs avaient la joie de voir leurs efforts récompensés par l'afflux des dons, ils eurent, en contre-partie, à soutenir une lutte très dure contre les obstacles administratifs et financiers.

Le palais du Trocadéro n'avait pas été créé pour être un Musée. Mal éclairé et mal chauffé, il ne se prêtait guère à l'exposition des collections. Très vite, les salles furent envahies, et on dut mettre des vitrines sur les paliers privés de lumière Puis, on déborda sur la galerie demi-circulaire placée en avant de la salle des fêtes et on y plaça les collections d'Asie. Mais les baies de cette galerie n'étaient pas vitrées : malgré les demandes réitérées des conservateurs, on ne put obtenir la pose de fenêtres. Les objets se détériorèrent à tel point qu'en 1890 il fallut se décider à supprimer les collections qui y étaient contenues : elles furent transférées au Musée Guimet et dans divers musées de province, mesure regrettable qui fit que, dès lors, l'ethnographie de l'Asie a été exclue du Musée ! Le seul agrandissement qu'en 40 ans put obtenir celui-ci fut l'aménagement de deux nouvelles salles dans les combles du palais. Il était bien insuffisant puisque les collections, elles, étaient devenues plus de 15 fois plus nombreuses.

Une situation plus tragique encore venait de l'exiguité des crédits. Non seulement la dotation annuelle primitive de 8.500 francs n'avait pas été augmentée, mais elle était progressivement tombée à 3.500 francs, dont 200 francs seulement pour l'accroissement des collections ! Pour organiser et entretenir leur Musée, HAMY et VERNEAU furent obligés de faire des prodiges, comme par exemple d'utiliser les planches des caisses dans lesquelles parvenaient les objets, pour fabriquer sur place les vitrines qui pourraient les recevoir. De tels meubles improvisés ne préservaient guère les col-

lections de la poussière et des insectes. Le défaut de personnel était aussi manifeste, et les travaux d'étiquetage des objets, de leur nettoyage périodique, de surveillance des plus périssables, étaient impossibles à effectuer. Une Société des Amis du Musée du Trocadéro avait, sous l'inspiration du professeur VERNEAU, été fondée en 1914 ; mais, si elle a apporté quelque aide pour l'accroissement des collections, elle ne pouvait remédier à l'accumulation de celles-ci dans des vitrines trop étroites, à l'absence de bureaux et de salles de travail, bref à tous les inconvénients résultant de l'abandon dans lequel le Ministère laissait le Musée.

Une réorganisation, voire une refonte totale, s'imposait. C'est à cette tâche urgente que se consacra d'abord M. RIVET. Il put le faire avec d'autant plus de force que le rattachement du Musée au Muséum d'Histoire naturelle lui permettait de s'appuyer sur l'autorité de ce grand organisme scientifique. Il sut montrer à ceux qui en étaient responsables la nécessité d'une transformation nécessaire au prestige de notre pays, et obtenir d'eux les crédits indispensables. Une forte subvention votée par le Parlement sur le projet d'outillage national de 1931, l'aide effective du Musée des Colonies, l'appui financier de la Société des Amis du Musée du Trocadéro réorganisée, l'assistance directe du Muséum qui consentit de nombreux sacrifices pour le nouveau Musée, venaient s'ajouter à ceux-ci. Grâce à tous ces concours, grâce aussi à l'aide désintéressée de collaborateurs dont il avait su susciter l'enthousiasme, M. RIVET réussit, là où HAMY avait fini par se décourager et où les efforts de VERNEAU étaient toujours restés vains.

Vous savez quel fut le résultat de cette première entreprise. En moins de quatre ans, le Musée d'Ethnographie était totalement transformé ; des salles nouvelles étaient ouvertes, des vitrines modernes remplaçaient les vieux meubles désuets ; des ateliers, une bibliothèque, une phototèque, étaient instaurés. Une réorganisation complète des collections était entreprise, leur placement dans les vitrines fait suivant les conceptions les plus modernes, et le classement des objets établi suivant une technique rigoureusement définie. Le chauffage et l'éclairage étaient installés. Six techniciens ou gardiens nouveaux étaient affectés au Musée. Les crédits enfin permettaient à celui-ci de tenir son rang et d'organiser des expéditions qui devaient être pour lui une source sans pareille d'enrichissement. En 1935, le Musée était non seulement devenu un des établissement les plus populaires de Paris, mais le plus moderne et le plus au point de tous les Musées d'Ethnographie du monde. 150.000 objets s'y trouvaient réunis, dont 30.000 déjà avaient été remis en état et pourvus d'une fiche individuelle.

Cette complète réorganisation ne suffisait cependant pas. Partie intégrale de la chaire d'Anthropologie du Muséum, le Musée d'Ethno-

graphie était très éloigné du laboratoire de la rue de Buffon. On a vu d'autre part, que les collections ostéologiques et archéologiques de celui-ci étaient elles-mêmes à distance de ce laboratoire, état de choses dont HAMY s'était plaint à maintes reprises. La concentration de l'Ethnologie dans un même local représentait la solution idéale. Elle semblait irréalisable lorsque l'Exposition internationale de 1937 offrit une occasion inattendue : la démolition du vieux palais du Trocadéro et son remplacement par de nouveaux bâtiments, mieux adaptés à leur destination.

Ceci impliquait la destruction du Musée auquel M. RIVET et ses collaborateurs venaient de consacrer tant d'efforts. Le sacrifice était lourd. Mais en échange, on obtenait de nouveaux locaux, correspondant étroitement au but qu'on attendait d'eux et suffisamment vastes pour loger non seulement ce qui avait été le Musée d'Ethnographie, mais encore le laboratoire et les collections d'anthropologie et de préhistoire. C'est de cette réunion que naquit le *Musée de l'Homme*, organisme de synthèse qui groupait pour la première fois en un même bloc les trois grandes disciplines que l'on réunit maintenant sous le nom de Sciences de l'Homme : l'Anthropologie physique, l'Ethnographie et la Préhistoire. Cette réunion répondait à ce qui avait toujours été l'esprit de la chaire. Pour qu'aucun doute ne subsiste, le nom de celle-ci était une nouvelle fois changé et elle devenait *Chaire d'Ethnologie des Hommes actuels et des Hommes fossiles.* Mais pas plus que le précédent, ce nouveau titre ne modifiait sa destination : elle restait ce qu'elle était effectivement depuis SERRES, une chaire d'*Histoire naturelle de l'Homme.*

Je ne veux pas insister sur un passé tout récent, sur le travail énorme qu'a représenté l'installation du nouveau Musée, sur la richesse de ses collections, qui comprennent plus de 200.000 objets dont le classement et l'étude se poursuivent sans arrêt, sur l'importance de ses laboratoires et des services techniques et scientifiques qui leur sont annexés. Il me semble plus indiqué de jeter un coup d'œil sur la réalisation qu'il représente et sur sa valeur dans le cadre global de l'ethnologie.

La conception réalisée par le Musée de l'Homme a été parfois critiquée. On lui a reproché de grouper artificiellement dans une même maison des sciences totalement différentes. On a déclaré que, si l'appartenance de l'anthropologie proprement dite aux sciences naturelles ne pouvait faire de doute, il en était autrement de l'ethnographie, qui relève plus des sciences morales, comme de la préhistoire, dont le nom même indique qu'elle se place à la base des sciences historiques : la réunion de ces trois disciplines sous le couvert des sciences naturelles ne pourrait se faire qu'au détriment des deux dernières. S'appuyant sur ce raisonnement, on a proposé de

dissocier l'œuvre de synthèse qui venait d'être si laborieusement réalisée.

Une telle conception peut-elle se soutenir ? Bien qu'elle n'ait jamais eu que peu d'adeptes, elle mérite d'être examinée car c'est de son acceptation ou de son rejet que dépendra l'évolution ultérieure de la chaire.

Je noterai d'abord l'artifice qu'il y a à vouloir séparer complètement des sciences sous prétexte qu'elles appartiennent à des groupes généraux différents. Chacun sait l'arbitraire de nos classifications et qu'il est des disciplines qui, par leur nature même, sont en quelque sorte intermédiaires entre des catégories voisines. La géographie, qui est chez nous du domaine de la Faculté des Lettres, est, dans d'autres pays, de celui de la Faculté des Sciences. La psychologie animale relève autant du zoologiste que du philosophe et les géologues, qui sont des naturalistes, disputent la minéralogie aux physiciens. Vouloir dissocier les trois sciences qui étudient les groupes humains sous le seul prétexte que l'une est une science naturelle, la seconde une science morale, la troisième une science historique, est illogique car ce sont là trois faces d'une même entité qu'elles se partagent. D'ailleurs la base même de l'argumentation invoquée est-elle exacte ? Jusqu'à quel point le fait de la race n'agit-il pas sur les mœurs ? Et une très importante partie de la préhistoire n'est-elle pas du domaine direct de la géologie et de la paléontologie ? Avant de tirer des conclusions, il faudrait prouver les affirmations émises *à priori*. Cela n'a pas encore été fait.

Toute l'histoire de l'ethnologie est d'ailleurs une réponse aux critiques ainsi formulées. Non seulement la chaire du Muséum s'est vouée, dès qu'elle s'est dégagée des applications médicales, à l'étude de l'Homme dans ses diverses manifestations, mais il en est de même des organismes parallèles existant en France : l'Ecole d'Anthropologie de Paris étudie côte à côte l'anthropologie physique, l'ethnographie et la préhistoire ; les deux grandes sociétés que sont celle d'Anthropologie de Paris et l'Institut français d'Anthropologie ont les mêmes objectifs, et les diverses revues françaises dédiées à l'Anthropologie traitent, elles aussi, de l'Homme sous toutes ses faces. Cette juxtaposition se retrouve en maints pays étrangers où les Musées d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire sont jumelés, où les mêmes congrès et les mêmes sociétés savantes discutent parallèlement des trois disciplines, où les mêmes périodiques acceptent des mémoires relevant des unes et des autres.

Il suffit du reste de considérer le Musée de l'Homme pour se rendre compte à quel degré, du point de vue pratique, l'union ainsi effectuée a été profitable à toutes : la communauté des services techniques, la concentration en une seule bibliothèque et une seule photothèque de tous les matériaux de documentation, simplifient à la fois le

travail de muséologie et la recherche scientifique. Leur dissociation ferait beaucoup plus perdre à chacune des sciences qu'elle ne leur ferait gagner. Et la faveur dont jouit auprès du public le Musée de l'Homme, dans la formule selon laquelle il a été réalisé par le professeur Rivet, constitue déjà, à elle seule, le meilleur des referendums.

A tous ces arguments, faut-il encore ajouter que la séparation demandée par quelques-uns ne serait pas une nouveauté, mais un retour à ce qui s'était passé entre 1877 et 1928, période où nous avons vu que le Musée d'Ethnographie était indépendant du Laboratoire d'Anthropologie ? J'ai signalé les difficultés de tout ordre qui avaient alors entravé son fonctionnement. C'est son rattachement au Muséum d'Histoire naturelle qui a été à l'origine de son admirable développement. Après les résultats qu'il a donné, revenir à l'état de choses antérieur serait un véritable non-sens.

Il paraît donc logique de maintenir la chaire d'Ethnologie dans la direction qu'elle a toujours suivie jusqu'ici. Mais, pour que cette direction reste conforme à son programme, il faut que chacune des disciplines qu'elle embrasse puisse se développer librement, et qu'il y ait entre elles équilibre. Or, la concentration réalisée au Musée de l'Homme est récente et les tragiques événements de 1939 ont empêché certains services de s'étendre comme ils l'auraient dû. Si les moyens d'action donnés à l'ethnographie et l'énergique impulsion qu'elle a subie, assurent pour de longues années son essor, si la préhistoire, longtemps négligée elle aussi, a pris maintenant, dans le nouvel organisme, l'autonomie qu'elle mérite, l'anthropologie physique n'a pas une place en rapport avec son importance primordiale. Le fait est d'autant plus regrettable que les collections du Musée de l'Homme en cette matière comptent parmi les plus belles du monde et que le rôle de l'ancien Laboratoire d'Anthropologie du Muséum y a toujours été de premier plan.

Tout en coordonnant les efforts accomplis dans les divers laboratoires de la Chaire et en assurant entre eux la liaison nécessaire, la tâche immédiate du professeur d'Ethnologie doit donc être, semble-t-il, de rendre ici à l'anthropologie physique la place qu'elle doit avoir parmi les Sciences de l'Homme. Ainsi sera réalisé un équilibre grâce auquel le Musée de l'Homme pourra mieux prétendre au but que s'était proposé son fondateur : être un organisme où races et peuples sont étudiés parallèlement, dans leur structure physique et dans leurs manifestations intellectuelles.